Ami du Clergé du 23 avril 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles — XXVI. *3e Dim. après Pâques :* Les tristesses et les joies du juste et du pécheur, **241.** — XXVII. *Patronage de S. Joseph :* Jésus, fils de Dieu et fils de Joseph, **242.**
Retraite de Communion solennelle. — *Troisième jour :* Pourquoi Jésus veut venir en notre âme. — I. Pour en être le maître, **244.** — II. Pour nous donner l'esprit de famille, **246.** — III. Pour être notre guide, **248.** — IV. Pour être notre ami, **249.**
Pour l'Invention de la Sainte Croix. — Occasion et but de cette fête, **251.**
Pour la Confirmation. — Le chrétien, soldat du Christ, **254.**
Pour le Patronage de S. Joseph — III. Sa puissance d'intercession, **255.**

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXVI

3e Dimanche après Pâques

LES TRISTESSES ET LES JOIES DU JUSTE ET DU PÉCHEUR

Mes frères,

Dans cet évangile, Notre-Seigneur annonce à ses apôtres sa mort prochaine suivie de son retour au ciel, et s'efforce de les consoler de la tristesse que ce double événement va leur causer.

I

« Encore un peu de temps, dit le Sauveur à ses apôtres, et vous ne me verrez plus. » Ces paroles furent prononcées le Jeudi Saint au soir, après l'institution de la Sainte Eucharistie. Elles allaient se réaliser sans tarder. La nuit même, conduits par Judas, les ennemis de Jésus l'arrêtaient au jardin de Gethsémani ; le lendemain ils le faisaient mourir sur la croix et son corps, pieusement enseveli par les disciples, était déposé dans le tombeau, tandis que son âme descendait aux limbes.

Pendant trois jours il disparaît aux yeux des siens. Ceux-ci, pensant que c'en est fait de leur Maître à tout jamais, sont consternés et tombent dans la tristesse la plus profonde, tandis que les Juifs, qui ont crucifié le Sauveur, triomphent et se réjouissent bruyamment. La première partie de la prophétie de Jésus se réalise donc à la lettre, mais la seconde partie va se réaliser aussi parfaitement : « Encore un peu de temps et vous me verrez. »

Trois jours ne se sont pas écoulés, en effet, depuis sa mort qu'il ressuscite glorieux et apparaît aux saintes femmes, à S. Pierre, aux disciples d'Emmaüs, aux apôtres réunis dans le Cénacle. Tous sont consolés en le revoyant, en touchant ses plaies, en conversant avec lui ; grande est leur joie de le posséder à nouveau. Au contraire, quelle n'est pas la déception des scribes et des princes des prêtres quand les soldats viennent leur annoncer que leur victime n'est plus dans le tombeau, qu'en dépit des scellés et des gardes elle en est sortie par sa propre puissance ! Quelle ne dut pas être leur tristesse, voire même leur terreur, à cette nouvelle ! car ce Jésus vainqueur de la mort n'allait-il pas se venger de ceux qui la lui avaient infligée ?

Pour nous comme pour les apôtres, les paroles de Notre-Seigneur se réalisent d'une certaine manière. Sans doute, nous n'avons pas ici-bas le bonheur de le voir, mais nous avons celui de le posséder lorsque nous sommes en état de grâce. Nous le perdons au contraire par le péché mortel. Or quand nous avons eu le malheur de commettre celui-ci, qui crucifie à nouveau Notre-Seigneur et le ferait mourir en nous s'il pouvait encore mourir, qui, en tout cas, le chasse de notre cœur et nous sépare de lui, sommes-nous dans la tristesse comme les apôtres après la perte de leur bon Maître ? avons-nous conscience de notre malheur ? sommes-nous inconsolables et incapables de repos jusqu'au moment où nous l'aurons retrouvé et fait revenir en nous par une bonne confession ? Oh ! comme alors la joie succédera à la tristesse ! que nous serons heureux d'avoir recouvré l'amitié de Dieu, d'être rentrés dans le chemin du ciel et de n'avoir plus à trembler pour notre salut qu'une mort subite et imprévue pouvait compromettre à tout jamais ! Ceux d'entre vous qui ont bien fait leurs pâques l'ont goûté, ce bonheur ; qu'ils ne s'exposent plus à le perdre.

II

Notre Seigneur ajoute que bientôt ses apôtres ne le verront plus : « Parce que, dit-il, je m'en vais vers mon Père. » Dans ces paroles, le Sauveur fait évidemment allusion à son Ascension. De nouveau il se dérobera aux yeux de ses apôtres et de ses disciples ; ceux-ci auront beau le suivre du regard montant vers le ciel, une nuée le dérobera à leurs yeux et un ange viendra leur enlever tout espoir de le revoir désormais ici-bas. Cette nouvelle séparation les plonge à nouveau dans la tristesse, mais cette tristesse ne ressemble en rien à celle qu'ils avaient éprouvée le Vendredi Saint.

Quand, la veille, le Maître leur avait annoncé son prochain départ, ils n'avaient rien compris à son discours : « Que veut-il nous dire par là ? se demandaient-ils entre eux. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais à mon Père ? » Mais après la résurrection ils saisissent le sens de ces paroles, et si la perspective d'une nouvelle séparation les attriste, du moins cette tristesse est adoucie par l'espoir de le revoir : « Encore un peu de temps, leur dit Jésus, et vous me verrez, parce que je vais à mon Père. »

Et quand donc le reverront-ils ? Quand eux-mêmes, quittant cette terre à leur tour, iront le rejoindre en Paradis où il déclare aller leur préparer une place. Sans doute, cette seconde séparation sera un peu plus longue que la première; elle ne laissera pas pour cela d'être courte, de durer « peu de temps. » Qu'est-ce, en effet, que la vie la plus longue, comparée à l'éternité ?

Durant ce peu de temps, les apôtres et tous les amis du Sauveur continueront d'être dans la tristesse : « Vous pleurerez, vous gémirez, » leur prédit Jésus. En effet, que de souffrances les attendent ! Ecoutez S. Paul en énumérer la longue liste dans une lettre aux habitants de Corinthe : « Périls sur les rivières, périls du côté des voleurs, périls de la part de ceux de ma nation, périls de la part des païens, périls dans les villes, périls dans les déserts, périls sur la mer, périls parmi les faux frères. J'ai enduré des travaux et des fatigues, des veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes, le froid et la nudité, etc., etc. »

Ces maux que S. Paul a endurés pour le nom de Jésus-Christ et la diffusion de l'Evangile, chacun des apôtres les a endurés et tous ont couronné cette vie de labeurs et de persécutions par le martyre. Et pendant ce temps, le monde se livrait à la joie et au plaisir. Mais cette joie et ces plaisirs furent courts comme le furent les souffrances des apôtres, car la vie des méchants, comme celle des bons, ne dure que « peu de temps. »

Mais combien sont différents les sentiments des uns et des autres quand ce « peu de temps » prend fin, c'est-à-dire à l'heure de la mort ! Comme les premiers s'applaudissent de s'être gênés, mortifiés, d'avoir combattu leurs mauvais penchants pour observer la loi de Dieu, d'avoir bravé les railleries, les critiques, peut-être même les persécutions, pour lui rester fidèles ! Car le moment est venu où ils vont voir face à face ce Dieu qu'ils ont fidèlement servi et jouir de lui pendant toute l'éternité. Leur tristesse se change en joie et personne ne leur ravira cette joie, car le bonheur qui fait leur récompense n'aura jamais de fin. Comme les seconds, au contraire, verront leur joie faire place à la tristesse et au désespoir ! Les plaisirs de ce monde s'évanouiront, le bonheur qu'ils y auront trouvé aura été court et non sans mélange et l'enfer sera leur partage pour l'éternité.

III

M. f., demandons à S. Joseph, dont nous célébrons aujourd'hui le glorieux Patronage, qu'il nous obtienne la grâce d'être du nombre des sages qui préfèrent vivre quelques années dans la tristesse ici-bas, afin d'entrer au sortir de ce monde dans la gloire et la joie du Paradis. C'est ce qu'il a fait lui-même. Durant son pèlerinage terrestre, il a subi de nombreuses épreuves, il a travaillé, il a souffert, il a pleuré, il a été en proie à bien des tristesses, moins à cause des maux qu'il endurait lui-même qu'à cause de ceux qu'enduraient son cher Fils adoptif et sa sainte épouse et dont, à son grand regret, il ne pouvait les préserver complètement.

Toutefois leur société, le bonheur de les voir, de les aimer et d'en être aimé atténuait sa peine et je suis sûr que, quand vint pour lui le moment de quitter ce monde, il lui en coûta d'être séparé d'eux et de ne plus les voir. Mais il me semble apercevoir Jésus à son chevet, et le consolant par les mêmes paroles par lesquelles il consolera plus tard ses apôtres : « Courage, père bien-aimé, devait-il lui dire sans doute, dans quelques instants vous ne me verrez plus, mais encore un peu de temps et vous me reverrez. Bientôt je quitterai moi même ce monde après avoir accompli l'œuvre de la Rédemption pour laquelle j'y suis venu, et j'irai vous retrouver aux limbes. Cette première réunion sera suivie d'une nouvelle séparation, mais qui sera de courte durée. De nouveau vous me reverrez : ce sera le jour où, rouvrant le ciel fermé depuis le péché d'Adam, je retournerai à mon Père du ciel. Ah ! qu'il me sera doux, ce jour-là, de vous y faire entrer avec moi, mon cher père de la terre ! La tristesse que vous éprouvez en ce moment parce que nous allons nous quitter, celle que vous éprouverez aux limbes parce que nous serons séparés, comme elle se changera en joie ! Et cette joie désormais ne vous sera plus ravie; pendant toute l'éternité nous nous verrons, pendant toute l'éternité nous nous aimerons. »

M. f., plus heureux que S. Joseph, nous pourrons, si nous le méritons, entrer au ciel tout de suite au sortir de ce monde, sans avoir à passer par les limbes. Demandons dans ce but à ce grand saint, patron de la bonne mort, de nous obtenir la grâce d'une sainte mort. Et si, malgré ses prières et malgré nos efforts, il nous fallait passer par le Purgatoire, demandons-lui que ce ne soit que pour « peu de temps », prions-le de venir nous y visiter, nous y consoler et de nous en délivrer au plus tôt. Demandons-lui la même grâce pour les saintes âmes qui s'y trouvent en ce moment. Ainsi soit-il.

XXVII

Patronage de S. Joseph

JÉSUS, FILS DE DIEU ET FILS DE JOSEPH

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la solennité de S. Joseph, Patron de l'Eglise universelle. Cette fête que le Souverain Pontife a élevée au rite double de première classe et enrichie d'une octave, est une preuve manifeste des progrès qu'a faits en ces derniers temps le culte rendu au saint patriarche. Déjà tout un mois, le mois de mars, lui était consacré; des litanies spéciales ont été approuvées en son honneur; le pape Léon XIII a voulu qu'on l'invoquât pendant tout le mois d'octobre en même temps que sa très sainte épouse; nombreuses sont les associations pieuses érigées sous son vocable et innombrables sont les chrétiens qui en

font partie, afin d'obtenir sa protection à l'heure de la mort.

Tout cela montre bien que la piété chrétienne assigne à S. Joseph un rang à part dans la hiérarchie des saints et l'Eglise, par la fête d'aujourd'hui, semble bien lui donner la toute première place dans sa liturgie, après celle qu'y occupe la T. S. Vierge, et lui rendre par avance le culte de « protodulie » réclamé pour lui par de nombreux évêques.

I

Elle ne voudrait pas, cependant, que ces honneurs extraordinaires qu'elle rend ou permet de rendre à S. Joseph induisent en erreur, à son sujet, le peuple chrétien. Elle ne voudrait pas que si nous honorons S. Joseph plus que tout autre saint, parce qu'il est l'époux de la T. S. Vierge, nous le fassions comme s'il était le vrai père selon la nature du Fils de Marie qu'il porte dans ses bras. Et c'est évidemment pour empêcher cette erreur que l'Eglise nous fait lire en la messe de ce jour l'évangile où Dieu le Père reconnaît Jésus comme son Fils bien-aimé et où S. Joseph n'est considéré que comme son père putatif.

Le vrai père de Notre Seigneur est Dieu le Père, qui nous en a donné pour preuve son propre témoignage, rendu à deux reprises différentes : au baptême de son divin Fils sur les bords du Jourdain, et à sa Transfiguration sur la montagne du Thabor. En l'une et l'autre circonstance, la voix de Dieu le Père se fait entendre du haut du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. »

Nous en avons aussi pour preuve le témoignage de Notre-Seigneur. A la Sainte Vierge qui le retrouve à Jérusalem au milieu des docteurs et lui exprime la peine que sa perte momentanée lui a causée à elle-même et à Joseph son père, Jésus répond en parlant de son autre père, de son père du ciel, son vrai père celui-là : « Ne saviez-vous pas, dit-il, qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » Aussi bien, chaque fois qu'il parle de son Père dans l'Evangile, c'est de Dieu qu'il s'agit jamais de S. Joseph.

Le vrai Père de Notre-Seigneur est Dieu le Père, nous en avons pour preuve le témoignage de S. Joseph lui-même. Pourquoi est-il si troublé lorsqu'il s'aperçoit de la maternité de sa sainte épouse, sinon parce qu'il sait qu'il n'est pour rien dans cette maternité ? Son trouble même est un garant de sa virginité. Quant à celle de Marie, Dieu lui-même s'en porte garant quand il envoie son ange révéler le mystère de l'Incarnation à notre saint et lui dire : « Ne crains pas, Joseph, de prendre Marie pour épouse, car l'enfant qu'elle mettra au monde a été conçu du St-Esprit. »

II

S. Joseph n'est donc pas le vrai père de Notre-Seigneur. Est-ce à dire qu'il porte à tort ce titre si glorieux ? Non, certes, car s'il n'était pas vraiment le père de Jésus, notre évangile nous dit qu'il passait pour l'être aux yeux des Juifs de Nazareth et d'ailleurs : « Quand Jésus fut baptisé et reconnu comme son fils par Dieu le Père, y lisons-nous, Jésus avait environ trente ans et tous le considéraient comme le fils du charpentier Joseph. »

Non seulement Dieu le Père a permis qu'il en fût ainsi, mais il l'a voulu pour l'honneur de Jésus et de sa mère. Les Juifs étaient incapables de concevoir un mystère aussi grand que celui de l'Incarnation, trop charnels pour l'admettre malgré la prophétie d'Isaïe qui avait annoncé qu'une vierge concevrait un fils. Eux qui, plus tard, devaient refuser de croire à la divinité de Jésus, quand tant de miracles accomplis par lui les y invitaient, comment auraient-ils pu croire à sa divine origine en dépit des apparences contraires ?

C'est afin de préserver Jésus et Marie de soupçons affreusement injurieux, que Dieu le Père voulut que la naissance miraculeuse de son Fils restât ensevelie dans l'ombre du silence et dérobée aux hommes, momentanément du moins, sous le voile sacré du mariage. C'est Joseph qu'il choisit à cet effet. C'est avec lui qu'il partage le titre si glorieux de père de Jésus.

Quel honneur en recueillit notre saint patriarche même de son vivant ! Si les femmes de Palestine jalousaient la Sainte Vierge parce qu'elle était la mère d'un prophète tel que Jésus, si en voyant celui-ci accomplir ses prodiges, si en l'entendant parler elles s'écriaient dans leur enthousiasme : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a allaité ! » combien les compatriotes du charpentier de Nazareth ne devaient-ils pas l'envier, le croyant père d'un jeune homme aussi accompli que Jésus ! Comme ils devaient le féliciter d'avoir un fils aussi soumis, aussi respectueux, aussi aimant et lui prêtant avec empressement son concours dans tous ses travaux !

Sans doute, l'humilité de Joseph souffrait d'entendre appeler comme le sien propre le Fils éternel de Dieu, mais il se soumettait, afin de se conformer aux desseins du ciel, et laissait au Sauveur des hommes le soin de manifester lui-même sa propre gloire, le soin d'affirmer et de prouver lui-même sa divine origine.

III

Aussi bien, m. f., quand les compatriotes de S. Joseph considéraient Jésus comme son fils, ils ne se trompaient pas autant que nous pourrions le croire, car s'il n'a pas transmis la vie à celui qui est le Maître de la vie, il l'a défendue, cette vie, il l'a entretenue, il l'a développée. Si S. Joseph n'a point rempli à l'égard de Notre-Seigneur la première fonction de la paternité, qui n'est ni la plus pénible ni la plus méritoire, il en a rempli toutes les autres, et avec quel zèle et quel dévouement ! Comme il l'a aimé ! Combien affectueusement il le prenait dans ses bras et le pressait sur

son cœur lorsqu'il était petit! Avec quelle sollicitude il veille sur lui, on en peut juger à l'empressement qu'il met à l'emporter en Egypte loin des coups d'Hérode.

Une seule fois sa vigilance est en défaut : il en est inconsolable et pendant trois jours il cherche en pleurant cet enfant qui lui est si cher. Que de fatigues il s'impose, que de sueurs il verse pour procurer à Jésus et à sa mère leur pain de chaque jour et pourvoir à tous les besoins du foyer de Nazareth! Il est vrai que Jésus et Marie lui rendent en affection tout ce qu'il fait pour eux, que Marie prend soin de lui comme la plus dévouée des épouses et que, dès que ses forces le lui permettent, Jésus partage ses travaux comme le plus reconnaissant des fils.

En voyant l'humble charpentier qui vivait au milieu d'eux, si paternellement bon pour Jésus, si soucieux de son bien être et de ses intérêts, si sensible au mal qui pouvait lui arriver, comment les habitants de Nazareth auraient-ils pu ne pas croire qu'il était son père, et en voyant Jésus lui témoigner tant de déférence, d'affection et d'obéissance, comment auraient-ils pu ne pas croire qu'il était son fils? Aussi, après avoir établi, comme nous l'avons dit, la filiation divine de Notre-Seigneur, notre évangile se garde-t-il bien de blâmer ceux qui le considéraient comme le fils de Joseph, car alors que le sang de celui-ci eût coulé dans ses veines, il n'aurait pas été de sa part l'objet de plus d'amour et de plus de soins.

M. f., de son vivant, Notre-Seigneur s'est appelé notre frère; avant de mourir, il nous a donné Marie pour qu'elle soit notre mère. Pensez-vous que ce double lien de parenté n'en appelle pas un troisième entre S. Joseph et nous? L'Eglise l'a pensé, et voilà pourquoi elle a proclamé ce grand saint Patron, c'est-à-dire père de l'Eglise universelle et de chacun de nous en particulier. Aimons-le donc et invoquons-le comme un père. Père de Jésus, il est tout-puissant dans le ciel; père des frères de Jésus que sont tous les hommes, il ne demande qu'à mettre à leur service le grand crédit dont il jouit là-haut. Demandons-lui donc de se joindre à sa sainte épouse la Sainte Vierge notre mère, afin de prier pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

Troisième jour :

Pourquoi Jésus veut venir en notre âme

I

POUR EN ÊTRE LE MAITRE

Mes chers enfants,

Nous avons longuement parlé hier de Jésus que nous allons recevoir, mais je suis sûr que, tout au fond de votre esprit, vous vous posez une question : « Pourquoi tant de préparatifs pour une communion, pourquoi tant de solennité, alors que si souvent, tout simplement à une messe matinale, au début même d'une journée de classe, nous avons communié? » Pourquoi? C'est ce que je veux vous dire et vous faire bien comprendre aujourd'hui.

I. — *Le proche avenir*

Tant que vous êtes enfants, vous allez en classe, vous vivez avec vos parents; c'est le bon temps où l'on n'a pas d'ennuis, ou si peu! Mais dès que vous grandissez, il faut songer à l'avenir, il faut, comme on dit, vous mettre un métier entre les mains, vous devez être capables, dans quelques années, de gagner votre vie. Pour les uns, c'est dès l'âge de neuf, dix ans, quand ce n'est pas plus tôt même, qu'il leur faut quitter la maison paternelle, et le petit s'en va chez un maître, pour garder les troupeaux, faire dans une ferme de menus travaux qui sont de son âge; ainsi il gagnera du moins sa vie et, à la maison, ce sera une bouche de moins à nourrir.

Pour d'autres, le travail ne commence guère qu'après la Communion solennelle et le certificat d'études. Mais à ce moment, il faut s'orienter vers un métier; pour celui-ci ce sera le travail à la maison, si le père travaille la terre; pour celui-là ce sera l'apprentissage auprès d'un menuisier, d'un maréchal ferrant, d'un peintre en bâtiment; pour un autre, l'usine, le bureau, ou enfin, en vue d'un métier qui occupe surtout l'esprit, les études dans une école spéciale.

Mais pour tous, commis de culture, apprenti, ouvrier d'usine, garçon de bureau ou étudiant, la vie prendra désormais la forme du travail, sous la direction et le contrôle du maître. Adieu les belles journées de jeudi, où l'on n'avait rien à faire! Il n'y aura plus alors que le dimanche pour se reposer. Adieu les grasses matinées! Il faudra se lever de bon matin pour conduire les bêtes à la pâture ou commencer la journée à l'atelier. Adieu les soirs de liberté, après quatre heures! Dans la bonne saison, c'est jusqu'à la nuit qu'il faudra bien souvent prolonger sa besogne. Adieu aussi les grandes vacances! On aura tout au plus quelques jours de relai pour des fêtes de famille. Le maître sera là, du matin au soir, et le jeudi comme les autres jours, pour commander, surveiller, contrôler le travail.

Parfois même on aura plusieurs maîtres, plusieurs patrons, plus ou moins sévères et exigeants, auxquels il faudra s'efforcer de donner satisfaction. Ce sera alors le moment de vous souvenir, mes enfants, qu'au-dessus de tous les maîtres il y a le bon Dieu, auquel tous doivent obéissance. Vous vous souviendrez également que c'est le bon Dieu qui, pour l'ordre et la paix du monde, pour la protection et le bonheur de tous, a voulu des chefs, et qu'obéir à ses maîtres c'est obéir à Dieu.

En sorte que lorsque vous travaillerez, que ce soit dans la campagne, à l'usine, au bureau, à l'atelier ou à l'école, vous travaillerez sous l'œil de Dieu qui partout vous voit, et vous travaillerez

pour Dieu. Vous vous souviendrez que Dieu aussi donne directement ses ordres par ses commandements, indirectement par son Eglise, c'est-à-dire ses pasteurs; et vous obéirez, toujours, aux commandements de Dieu et de l'Eglise.

Quand vous étiez tout petits, on ne songeait pas à vous placer, à vous donner un métier; maintenant il faut y songer. C'est à ce moment que Jésus vient en votre âme pour en être le maître premier et suprême, et pour que vous lui promettiez de le servir toujours avant et mieux que tout autre: « C'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir. »

II. — *Jésus est notre maître*

Mais Jésus a-t-il le droit de nous imposer son autorité? Ai-je le droit d'entrer dans une propriété, d'y cueillir des fruits, de pénétrer dans la maison et de m'y installer? Oui, si tout cela est à moi, si cette propriété est achetée de mon argent, ces arbres plantés par moi, cette maison bâtie par mes soins et à mes frais. Jésus a-t-il le droit d'entrer dans notre âme, de nous dicter des ordres, de gouverner notre vie? Oui, si c'est lui qui a créé cette âme, qui l'a sauvée, qui l'a ornée de ses vertus et de ses dons.

Mes enfants, c'est des mains de Dieu que sont sortis le premier homme et la première femme, nos premiers parents; sans la création de Dieu, Adam et Eve n'auraient jamais existé et nous non plus. Ensuite, notre âme, cette chose invisible en elle même, mais évidente par ses effets: l'intelligence, l'étude, le rire, l'amitié, nous a été donnée par Dieu. C'est donc à Dieu que nous devons ce que nous sommes: un composé de corps et d'âme.

C'est aussi au bon Dieu que nous devons la terre qui nous porte, l'air que nous respirons, le soleil qui nous éclaire; c'est Dieu encore qui a créé les plantes et les arbres et qui par la pluie, la chaleur et la lumière sagement distribuées, nous assure du pain, des aliments, des fruits.

Le bon Dieu qui a fait tout cela est le maître de nos champs, de notre corps et de notre âme, comme nous sommes les maîtres et possesseurs des arbres que nous avons plantés, des légumes que nous avons fait pousser, etc. Le bon Dieu est le maître parce que c'est lui qui a tout fait et qui conserve et gouverne tout par sa Providence.

Mais il y a autre chose. Le démon, qui est méchant, rusé et menteur, a poussé Adam et Eve à la désobéissance; il a réussi à les faire chasser du paradis terrestre et à leur faire perdre l'amitié du bon Dieu; ainsi le démon est devenu en quelque sorte le maître de l'homme, à qui il a fait faire, pour son malheur, toutes sortes de sottises et quantité de péchés. Mais le bon Dieu veillait, et, quand le moment fut venu, il envoya son Fils, Jésus-Christ.

La mission de Jésus, c'était de faire la guerre au démon, de détruire son royaume et de mettre à la place le royaume de Dieu. Jésus s'est acquitté de cette mission, vous savez comment; après avoir enseigné aux hommes, pour qu'ils ne se laissent plus égarer par le démon menteur, le vrai chemin du ciel, il est mort sur la croix; il a ainsi expié le péché et obtenu le pardon de Dieu, il a mérité à nos âmes de retrouver l'amitié du bon Dieu, et il nous a assuré toutes grâces utiles pour repousser les assauts de notre ennemi. Ainsi il a détruit le règne de Satan. Mais le vainqueur qui chasse un ennemi et entre dans la place, devient le maître de cette place. Jésus est le maître de nos âmes par droit de conquête: il les a arrachées au démon.

Enfin, au baptême, nous avons été offerts à Jésus; nos parrain et marraine, parlant en notre nom, ont déclaré que nous voulions devenir disciples de Jésus et enfants de Dieu; l'Eglise nous a reçus, consacrés, offerts à Dieu, lequel a pris possession de notre âme par la grâce. Ce que l'on a donné, on ne peut plus le reprendre; nous avons été donnés à Jésus, il est donc notre maître par droit d'offrande.

Pour ces trois raisons, Jésus a droit de nous commander, de disposer de nous, d'être écouté par nous. Promettons-lui de lui rester fidèles toute notre vie et de nous servir de tout ce qu'il nous a donné conformément à son Evangile et à sa volonté, pour sa gloire, pour notre bien et par amour pour lui.

III. — *Que Jésus soit notre seul maître*

Un jour qu'il était suivi d'une grande foule, Jésus monta et s'assit sur une montagne, et il parla longuement; il expliqua à ses auditeurs que le bonheur ne se trouvait ni dans la richesse, ni dans le plaisir et la force, mais dans la douceur, la patience, la bonté et la confiance en Dieu; il invita donc ceux qui l'entendaient à ne point chercher à amasser des trésors d'or et d'argent, mais des trésors de bonnes œuvres et de mérites; et il ajouta: « Nul ne peut servir deux maîtres: car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. » (Math., VI, 24).

Cela ne veut pas dire qu'il est impossible d'obéir à la fois à un supérieur humain et à Dieu; Jésus veut faire comprendre qu'il est impossible de servir deux maîtres opposés comme le bien et le mal, Dieu ou Satan. Ailleurs Jésus disait aux Juifs: « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi. » Si je vous rappelle cela, c'est pour que vous sachiez bien ceci: dans la vie, vous obéirez à un maître, qui dirigera toute votre vie. Quel sera ce maître? S. Paul nous dit que pour certains c'est leur ventre: ceux-là ne travaillent, ne gagnent que pour manger ou boire; leur bonheur, c'est de faire bonne chère, et ils s'imaginent que le paradis sera bien triste et ennuyeux si l'on n'y mange pas continuellement.

Pour d'autres, leur maître c'est l'argent: pour le gagner, l'amasser, en avoir toujours davantage, ils travaillent le dimanche, ils ne se donnent nul repos, parfois même ils fraudent et ils volent. Pour d'autres, leur maître c'est le plaisir; pares-

seux, ils ne rêvent qu'amusements, voyages et divertissements. — Vous comprenez bien que tous ceux-là ne peuvent reconnaître le bon Dieu pour maître ; les premiers ne veulent pas de la pénitence ; les seconds n'ont pas le temps de prier et ne veulent pas de la confession qui les obligerait à réparer leurs injustices ; les autres rejettent les lois divines qui gêneraient leurs caprices.

Et la parole de Jésus se réalise : comme ils n'ont pas voulu servir le bon Dieu, c'est le démon qui, les ayant pris par leur côté faible, est devenu le maître chez eux ; ils sont donc les esclaves de Satan, et s'ils n'ont jamais le courage de briser leurs liens, ils seront entraînés en enfer.

Jusqu'ici, mes enfants, vous avez vécu, entourés de sollicitude et de protection, tout près de vos parents et du prêtre, gardés et protégés par la prière, la confession, la communion. Vous n'avez eu jusqu'ici qu'à vous laisser conduire, comme le passager qui, sur le paquebot, admire le paysage ou dort en paix dans sa cabine. Mais demain, je veux dire d'ici à quelques années, peut-être quelques mois, votre vie changera. Vous n'aurez plus les mêmes facilités pour prier, pour fréquenter les sacrements ; vous pourrez rencontrer de mauvais conseillers, de mauvais camarades ; vous n'aurez plus un contact aussi fréquent avec le prêtre, vous échapperez davantage à la surveillance de vos parents, laquelle quoi que vous en pensiez, n'a en vue que votre bien, et vous serez alors obligés de vous conduire vous-mêmes, comme le pilote du navire qui doit connaître son chemin, éviter les écueils et marcher droit vers le port. Voilà pourquoi, avant de vous embarquer pour ce grand et dangereux voyage, il faut faire à Jésus serment de n'avoir jamais d'autre maître que lui.

* *

Mes enfants, l'histoire nous apprend que lorsqu'une ville se rendait à un roi, à un chef, les premiers personnages de la cité allaient offrir à ce roi, à ce chef les clés de leur ville. C'était dire solennellement qu'ils le reconnaissaient et l'accueillaient comme leur maître. C'est ainsi que vous allez ouvrir tout grand votre cœur à Jésus et l'accueillir demain comme le maître, le seul maître pour qui vous voulez vivre et mourir. Ainsi soit-il.

II

POUR NOUS DONNER L'ESPRIT DE FAMILLE

Mes chers enfants,

Le bon Dieu n'est pas seulement notre Maître, il est aussi notre Père. Quand Jésus parlait de lui, il disait toujours : « Votre Père céleste, votre Père qui est dans les cieux, » et bien souvent il expliquait à ses disciples comment le bon Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel et donne aux fleurs des champs leurs belles couleurs, s'occupait aussi de nous. Nous avons déjà parlé des droits de Dieu à notre obéissance ; nous avons décidé, à l'imitation de sainte Jeanne d'Arc, de le servir toujours, fidèlement et avant tout autre ; il nous faut voir maintenant dans quels sentiments de confiance et d'amour nous le servirons.

I. — *Les joies du foyer*

Souvenez-vous des veillées d'hiver : comme il fait bon au coin du feu, sous la douce lumière de la lampe, quand, au dehors, le vent souffle et la neige tombe ! Papa, maman sont là, et les frères et sœurs et toute la famille ; on rit, on s'amuse, on est heureux.

Comme il fait bon aussi « chez nous » quand tout le monde est là : le papa qui travaille et qui gagne le pain de toute la maisonnée ; la maman qui tient le ménage, prépare les repas, soigne les petits, entretient le linge et les vêtements ; les enfants qui s'efforcent de bien travailler en classe et au catéchisme, et d'être sages à la maison ! Comme il fait bon quand on est tous ensemble et qu'on s'aime bien !

Malheureusement cela ne dure pas toujours, car les enfants grandissent, à mesure que passent les années ; pour gagner leur vie, quelques-uns sont obligés de partir, de quitter famille et pays ; les aînés se marient et se fondent une nouvelle famille ; il arrive parfois des désagréments ou des jalousies qui mettent le désaccord entre les frères et sœurs ; parfois aussi c'est la mort qui enlève trop tôt le papa ou la maman ou quelque autre membre de la famille, encore bien utile et bien aimé. Et au bout de quelques années, il arrive que tout est changé : là où il y avait beaucoup de monde et de jeunesse, là où l'on riait gaiement, il n'y a plus peut-être que deux solitaires qui ne rient plus et qui pleurent parfois.

Vous êtes jeunes, mes enfants, vous avez vécu jusqu'ici heureux et sans souci, auprès de vos parents qui prenaient soin de vous, qui vous aimaient, qui vous gâtaient peut-être. Mais vous allez devenir des hommes, il va bientôt falloir à votre tour gagner votre vie ; vous n'aurez plus toujours, matin et soir, le chaud baiser d'une maman ni le sourire du papa ; on vous fera peut-être de la peine, car il y a malheureusement sur la terre trop de méchants. Et même un jour viendra — je souhaite que ce soit le plus tard possible, mais qui connaît les secrets du bon Dieu ? — un jour viendra où la mort emportera vos parents ; vous aurez ce jour-là beaucoup de peine et vous vous sentirez seuls.

Et même si à ce moment vous êtes déjà vieux, vous verrez que c'est une grande chose de perdre ses parents, vous vous rappellerez les bonnes années de votre enfance et vous les regretterez comme les meilleures de votre vie.

Songez, mes enfants, aux pauvres orphelins, privés de tendresse, habitués aux privations, et vous comprendrez mieux quel grand bonheur c'est d'avoir un papa et une maman.

II. — *Notre famille divine*

Il y a, mes enfants, un père qu'on n'est jamais obligé de quitter, même quand il faut s'en aller

loin de son village natal, même quand il faut mourir, parce qu'il est partout ; un père qui ne nous manque jamais, qui ne meurt pas, parce qu'il est éternel ; un père qui jamais ne nous oublie et qui pardonne nos offenses, parce qu'il est bon et miséricordieux ; un père en qui nous pouvons avoir toute confiance, parce qu'il sait tout et qu'il est tout-puissant. Vous l'avez déjà deviné, n'est-ce pas ? c'est Dieu !

Jamais un homme n'aurait osé, de lui-même, se dire fils de Dieu ; il a fallu l'enseignement de Jésus pour nous faire connaître et croire une telle merveille : quoi ! le Seigneur qui a créé le ciel et la terre et toutes les belles et bonnes choses de l'univers, le bon Dieu infiniment parfait et souverain maître de toutes choses, le bon Dieu que les anges adorent et servent, le bon Dieu si riche, si grand, si glorieux, c'est mon Père ?

Oui, certainement, il n'y a pas de doute, car je suis baptisé ; mes parrain et marraine ont signé l'acte qui fait foi, qui prouve que j'ai bien reçu le baptême ; or je sais que le baptême est un sacrement qui efface en nous le péché originel, nous donne la vie surnaturelle et nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise.

Oui, mes enfants, vous êtes, nous sommes les enfants du bon Dieu, et Jésus, qui connaît bien le bon Dieu, puisqu'il est son Fils et qu'il ne fait qu'un avec lui, nous a dit : « Le Père vous aime, parce que vous m'avez aimé. »

Mais à côté du Père, il y a notre Mère, la T S. Vierge Marie. Comme Jésus allait mourir sur la croix au Calvaire, il y avait à ses pieds la Sainte Vierge et l'apôtre S Jean ; parlant à celui-ci, Jésus dit : « Voilà ta mère, » et à Marie : « Mère, voilà votre fils. » Or l'Eglise, assistée du St-Esprit, a toujours cru et enseigné que S. Jean représentait toute l'humanité ; par conséquent, nous sommes tous devenus, sur le désir de Jésus et à sa demande, les enfants de Marie. Comme c'est bon d'avoir dans le ciel une maman qui, comme Dieu, ne nous manquera jamais et ne cessera jamais de nous aimer et de nous protéger !

Ne voyez-vous pas que Jésus est ainsi devenu notre grand frère ? Il n'a pas voulu garder pour lui tout seul la tendresse de son Père du ciel et de sa mère de la terre, il a demandé à l'un et à l'autre de nous accueillir comme des enfants adoptifs, et ils ont tous deux exaucé sa prière. Nous sommes entrés dans la famille du bon Dieu.

Il y a déjà bien longtemps que cela s'est passé, une dizaine d'années au moins pour chacun d'entre vous ; et pendant longtemps vous avez ignoré tout cela. Mais au catéchisme, vous avez appris à connaître Dieu ; on vous a dit comment le Créateur avait déjà admis Adam et Eve dans son intimité, pourquoi ils en avaient été chassés. Vous avez appris que Jésus par sa mort nous a mérité d'être réconciliés avec Dieu et nous a donné une Eglise et des sacrements pour nous refaire enfants de Dieu et héritiers du ciel.

Maintenant que vous savez tout cela, Jésus vient dans votre âme, solennellement, pour vous demander si vous êtes contents et heureux d'appartenir ainsi à Dieu et pour vous présenter, si j'ose dire, officiellement au Père céleste et à Marie la T. S Vierge. Vous direz donc demain à Jésus, quand il sera dans votre cœur : « Donnez moi au bon Dieu et à Marie, dites-leur que je veux toujours leur rester fidèle et les aimer ; qu'ils me protègent à leur tour, surtout aux heures difficiles, qu'ils me consolent dans mes peines et qu'ils m'admettent un jour auprès d'eux, dans le ciel. Et pour rester toujours un vrai fils de Dieu et de Marie, je sais bien ce que je ferai : Jésus, je ne me séparerai jamais de vous et m'efforcerai toujours de vous suivre et de vous imiter en tout. »

III. — *Notre maison de famille : l'église*

Vous croyez peut-être, mes enfants, que le bon Dieu est bien loin ; détrompez-vous : il est tout près, puisqu'il est partout, puisqu'il est dans votre âme. Mais le bon Dieu reste invisible, et vous aimeriez, sinon à le voir — il faut pour cela attendre le ciel, — du moins à entrer en relations avec lui. Avec vos parents, vous partagez les repas, vous vivez sous le même toit, mangez à la même table ; il serait bon d'avoir quelque chose de semblable avec Dieu.

Eh bien ! mes enfants, vous l'avez : l'église n'est-elle pas la maison de Dieu ? L'église de votre baptême, qui sera demain celle de votre Communion selennelle, voilà votre maison de famille.

Vous avez appris à y prier, à y venir chaque dimanche à la messe, n'oubliez jamais cet important devoir ; à la messe, on apporte au bon Dieu, unis au sang et au sacrifice de Jésus, tout son travail, ses peines et ses mérites ; on les apporte comme l'offrande du fermier à son propriétaire pour reconnaître les droits du maître, comme le bouquet de l'enfant à son père pour lui souhaiter bonne fête ou joyeux anniversaire, comme la caresse du fils qui veut se faire pardonner quelque méchanceté, comme le prix des grâces que nous sollicitons pour nous et pour les autres.

Mais l'église n'est pas seulement le lieu du saint sacrifice, elle est encore « la maison du pain. » C'est le rôle du père de gagner et de donner du pain à ses enfants, c'est-à-dire de les nourrir ; sans nourriture, on ne peut ni grandir ni même vivre ; celui qui ne mange plus ne tardera pas à mourir. Notre âme ayant en elle une vie surnaturelle, qui résulte de son union avec Dieu, a besoin d'une nourriture surnaturelle : la parole de Dieu et l'Eucharistie. « L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit Jésus au tentateur, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » C'est le prêtre en général qui donne aux âmes ce pain surnaturel et c'est à l'église surtout qu'il le distribue.

Et puis il y a le pain de l'Eucharistie, la communion, Jésus vivant sous les apparences eucharistiques ; et vous avez appris que plus on est faible ou plus on dépense de forces, plus il faut

manger ; plus on doit lutter contre ses défauts et Satan, plus on doit travailler pour faire son salut, plus il faut communier. Enfants de Dieu, promettez lui, au jour de votre Communion solennelle, de ne jamais déserter ni sa maison ni sa table sainte, et d'être toujours fidèles à la prière chaque jour, à la messe chaque dimanche, aux Pâques chaque année.

* *

L'Evangile nous raconte que vers l'âge de douze ans, Jésus étant monté à Jérusalem avec ses parents, il se perdit ; on le chercha pendant trois jours et on le retrouva dans le Temple ; et à Marie, sa mère, il dit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne fallait-il pas que je sois aux affaires de mon Père ? » Il rappelait ainsi à la Sainte Vierge et à S. Joseph qu'avant d'être leur fils, il était celui de Dieu.

Demain, mes enfants, ayant l'âge qu'avait à ce moment Jésus, vous viendrez dans le Temple saint, magnifiquement orné, et Jésus descendra dans votre âme ; il vous rappellera à vous aussi que vous êtes fils de Dieu, et il vous présentera à son Père, et il vous demandera si vous voulez bien, toute votre vie, lui rester fidèles comme un enfant confiant et aimant ; et vous lui répondrez : « Jésus, mon grand frère, c'est à vous que je me donne ; ne permettez pas que j'imite le fils prodigue qui s'en alla loin de la maison paternelle ; du moins, si je m'égarais, ramenez-moi aussitôt, et que par vous je sois, au terme de ma vie, introduit dans la maison du Père » Ainsi soit il.

III

POUR ÊTRE NOTRE GUIDE

Mes chers enfants,

La vie est un voyage, dit la Sainte Ecriture ; pourquoi cela ? Parce que le voyageur est en dehors de son pays et de sa maison, il passe, ou, s'il demeure quelques jours au même lieu, c'est avec l'intention de le quitter sous peu. Notre patrie, ce n'est point la terre, mais le ciel; puisque nous sommes enfants de Dieu, notre maison paternelle, c'est le paradis ; nous ne sommes sur la terre qu'en passant, pour une centaine d'années au maximum, et peut-être pour peu de temps. La vie, c'est un voyage dont la fin est la mort, dont le terme est le ciel, à condition toutefois qu'on ne se soit pas trompé de chemin.

I. — *Le guide*

Tout est là en effet : suivre le bon chemin, sans quoi tout serait à refaire ; mais on n'a qu'une vie pour mériter le ciel ; si donc on le manque, c'est l'irréparable. Et que faut-il faire pour ne pas se tromper de route ? Il faut faire comme les sportifs qui veulent excursionner en montagne, il faut prendre un guide.

Vous ne connaissez pas la montagne, mes enfants, mais peut-être avez-vous déjà vu des images, des photographies, des films. C'est une joie de faire l'ascension des pics, de respirer l'air pur des hauteurs, de contempler du haut des cimes de magnifiques paysages ; mais en ce monde, on n'a rien sans peine ; on ne monte point dans les Alpes comme vous gravissez telle ou telle colline de votre pays.

Il y a dans les montagnes des passages dangereux, des crevasses profondes où, par une glissade, on pourrait aller se broyer ; il y a des chemins sans issues, qui conduisent à des gouffres infranchissables ; il y a les danger des avalanches, ces masses formidables de neige qu'un rien suffit parfois à déclancher et qui pourraient vous entraîner ; il faut aussi compter avec le temps, avec le vent, car ce serait terrible d'être surpris par la tempête sur les sommets.

Dans ces conditions, vous le voyez, celui qui voudrait partir seul risquerait beaucoup de ne jamais revenir ; il faut absolument prendre un guide, un homme du pays, qui connaît non seulement les chemins, mais qui sait comprendre le temps, interpréter les bruits de la montagne, porter secours au voyageur qui a fait un faux pas, etc. Et encore, malgré cela, y a-t il parfois des surprises et des accidents ; et il y a des guides que la montagne a pris et qui ne sont jamais revenus.

Les voyages en mer sont une autre chose, mais là aussi il faut un guide sûr et averti ; car il y a les rochers qui affleurent et contre lesquels il faut éviter d'aller se briser ; il faut, là aussi, compter avec le temps et parfois lutter contre la tempête ; où irait le navire sans pilote prudent et connaissant son métier ?

Le chemin du ciel, à travers les circonstances diverses de cette vie, est aussi un chemin secret, hérissé de difficultés, semé de dangers. Celui qui prétendrait le suivre seul, qui croirait qu'il n'a besoin de personne, ni du Christ, ni de ses ministres, ni de son Evangile et de ses sacrements, celui-là ferait sûrement fausse route.

Jusqu'ici, mes enfants, vous n'avez guère quitté la maison paternelle et la tendre vigilance de vos parents ; mais maintenant vous allez être davantage laissés à vous-mêmes pour parcourir ce grand voyage de la vie qui doit se terminer au ciel ; Jésus vient s'offrir pour être votre guide, acceptez-le, vous n'en sauriez trouver de meilleur ni de plus sûr.

II. — *Jésus notre guide*

1. Deux sciences sont nécessaires à un guide : premièrement il doit savoir où se trouve ce que l'on cherche et désire ; en second lieu, il en doit connaître le chemin. Ce que nous cherchons, c'est le ciel, c'est-à-dire un lieu de bonheur parfait, où nous puissions être totalement et éternellement heureux. Qui sait où est le ciel et en quoi il consiste, sinon celui qui est venu du ciel ?

Mais qui est venu du ciel ? direz-vous. Personne ! Nous ne connaissons aucun saint qui soit revenu du paradis pour nous dire où il se trouve et ce qu'on y fait. — Aucun saint, vous avez rai-

son ; mais Jésus, le Fils de Dieu, n'est-il pas descendu du ciel ? Alors, lui doit savoir où se trouve le parfait bonheur.

D'autres vous diront peut-être, mes enfants : « Le bonheur se trouve dans la richesse. » Ne les écoutez pas. D'autres croiront le trouver dans les honneurs et les bonnes places, sachez qu'ils se trompent. D'autres encore le chercheront dans l'amusement et le plaisir, ne les suivez pas. Rappelez-vous votre catéchisme : l'homme a été chassé du paradis terrestre et condamné à souffrir et à mourir à cause de son péché ; pas moyen pour lui d'échapper au châtiment, et donc pas de bonheur parfait sur la terre, puisque la mort n'épargnera ni les riches ni les rois. Mais au contraire, après cette vie, nous dit Jésus, il y en aura une autre qui ne finira jamais ; notre âme vivra éternellement, notre corps, se levant de son tombeau, la rejoindra au jour de la résurrection, et si nous avons fidèlement suivi les préceptes divins, cette vie éternelle sera faite de parfait bonheur.

Promettez à Jésus, mes enfants, de ne jamais écouter ceux qui parleront autrement que lui, qui vous proposeront une doctrine contraire à l'Evangile.

Jésus non seulement connaît le but, le ciel, parce qu'il en est descendu, mais il connaît aussi le chemin ; il avoue que ce chemin est étroit, montant, malaisé, qu'il faut avoir de l'énergie pour s'y engager et pour y persévérer. D'autres vous offriront des chemins faciles, ils prétendront que pour aller au ciel il n'est point nécessaire de tant se mettre en peine, qu'à la fin de la vie tout s'arrangera, parce que le bon Dieu est miséricordieux. Ne les écoutez pas. Vous risqueriez d'être un jour surpris par la mort, l'âme souillée et les mains vides, et de tomber en enfer. Ne prenez pas le chemin large et facile, a dit Jésus, il mène à l'enfer et à la mort ; prenez le chemin étroit et difficile, il mène à la vie.

2. J'ai dit qu'il faut exiger d'un bon guide deux sciences : celle du but et celle du chemin. Il faut aussi lui demander deux qualités : ne pas tromper, ne pas se tromper.

Mes enfants, le démon a été appelé le « père du mensonge. » C'est par le mensonge qu'il a séduit nos premiers parents, leur disant que s'ils mangeaient du fruit défendu il ne leur arriverait rien de fâcheux, mais qu'au contraire ils seraient aussi savants et aussi puissants que Dieu. Vous savez ce qui arriva. Le démon s'occupe à tenter les hommes et à les tromper ; il se sert pour cela de tous les moyens, y compris les mauvais camarades et les mauvais journaux.

Jésus, lui, mes enfants ne vous trompera pas, car il est le Dieu de vérité, et il estime que la vérité est le plus grand des biens ; d'autre part, il vous aime d'un grand amour, dont il vous a donné la preuve en mourant pour vous sur la croix ; comment dès lors pourrait-il vous tromper ?

Dans la vie, vous ne trouverez pas que des méchants, des fourbes et des traîtres, vous rencontrerez aussi des amis ; ceux-là ne vous voudront point de mal, et pourtant il faudra être fort prudent dans le choix de vos amis ; ils ne vous tromperont pas, du moins je l'espère, mais ils peuvent se tromper et vous égarer avec eux et comme eux.

Jésus, lui, ne se trompera pas, car il est infiniment savant ; non seulement il connaît le chemin du ciel, mais encore il sait les secrets des cœurs, et l'avenir est sous ses yeux comme un continuel présent. Comme il me serait facile de vous guider, de vous conseiller, si je savais tout ce qui doit vous arriver de bien ou de mal au cours de votre vie, si je connaissais les sentiments de tous à votre égard ! Je vous dirais : « Faites ceci, vous vous en trouverez bien ; n'allez pas là, un danger vous y attend ; méfiez-vous de telle personne, ne lui confiez pas vos secrets ; soyez bons pour telle autre, vous en serez récompensés. » Jésus sait tout cela, faites-lui donc confiance pour vous guider dans le chemin de la vie.

Mais, me direz-vous, Jésus ne parle que par son Evangile, et s'il connaît l'avenir, il ne nous le fait pas connaître. — C'est vrai, mais l'important, c'est qu'il puisse prévoir. Si j'avais auprès de moi, toujours à mes côtés, un ami tout-puissant qui sache tout, je n'aurais nul besoin de savoir moi-même ; lui-même se chargerait de repousser mes ennemis, d'attirer mes amis, de me défendre et de me protéger ; je n'aurais même pas besoin de savoir où je suis, puisque cet ami ne saurait m'égarer.

Jésus est non seulement très savant, il est encore tout-puissant ; il pourra donc arrêter les attaques de vos ennemis, déjouer leurs plans, empêcher la réussite de leurs entreprises malveillantes, il pourra conduire les événements pour vous éviter des peines et vous susciter des amis et conseillers dans les difficultés, il pourra même réparer vos erreurs et vous remettre dans le droit chemin si vous aviez eu le malheur de vous égarer.

* *

Au moment où vous allez commencer le grand voyage de la vie, Jésus se présente à vous, il s'offre à vous accompagner tout le long du chemin ; il vous aime d'un grand amour, il met sa science et sa puissance à votre service ; il veut vous conduire au bonheur. Mettez votre main dans la sienne, et, délivrés de tout souci, pleinement confiants en lui, allez en paix. Ainsi soit-il.

IV

POUR ÊTRE NOTRE AMI

Mes chers enfants,

La vie, avons-nous dit, est un grand voyage, pour lequel il nous faut un guide expérimenté et sûr. Et pourtant cela ne suffit pas encore ; en plus du guide, il nous faut un ami, c'est-à-dire quelqu'un qui nous connaisse et qui nous aime, qui partage nos joies et prenne part à nos peines, qui nous console et nous aide, et dont l'amitié soit fidèle, désintéressée et dévouée. Cet ami, ce sera

encore Jésus et tous ceux qui s'inspirent de sa loi d'amour, le prêtre en particulier.

I. — *L'esprit de société*

Quand le bon Dieu eut créé le premier homme, il se dit : « Il n'est pas bon qu'il reste seul », et il lui donna Eve pour compagne. Quand Jésus vint sur la terre, il se choisit parmi ses apôtres un ami, qu'il aima tout spécialement et dont il reçut aussi des témoignages d'amitié tout particuliers : Jean, voisin de Jésus à la Cène, reposa sa tête sur la poitrine de son divin Maître et en retour le suivit jusqu'au Calvaire, prêt à mourir avec lui plutôt que de l'abandonner.

Mes enfants, déjà, vous aussi, vous avez des amis; parmi vos camarades il en est qui ont davantage que d'autres vos sympathies; ils ont un caractère, des manières qui vous plaisent, et vous aimez à jouer, à vous promener avec eux. Demain probablement, au jour de votre Communion solennelle, vous choisirez ce qu'on appelle un compagnon pour les petits garçons, une compagne pour les petites filles, et l'on a vu parfois des amitiés, commencées ce jour-là, durer toute la vie.

C'est qu'en effet l'homme ne peut pas vivre seul; imaginez ce que serait votre vie si vous étiez jetés par un naufrage dans une île déserte, sans compagnon, sans maison, sans outil, sans vivres. Un poète raconte dans une pièce de vers le rêve qu'il avait fait : les paysans refusaient de semer du blé, les maçons ne voulaient plus bâtir, le boulanger cessait de faire du pain, les ouvriers abandonnaient leur travail, et le poète, angoissé, se disait : « Comment ferai-je pour vivre sans pain, sans toit? » Quand il se réveilla, qu'il ouvrit sa fenêtre, tout était comme la veille, chacun à son travail, et il fut rassuré. L'homme ne peut se suffire à lui même, il ne peut à la fois faire son pain, tisser ses vêtements, bâtir sa maison, fabriquer ses meubles, etc. Il a tous les jours besoin de ses semblables.

Avez-vous déjà entendu parler du désert, mes enfants? Oui; vous savez donc que c'est une immense étendue de sable, où il n'y a ni maison, ni village, ni végétation. Qui de vous oserait, si un jour l'occasion s'en présentait, traverser seul l'immense désert? Personne, n'est-ce pas? Il risquerait en effet de ne point achever son voyage, sinon dans l'autre monde. Car, dans le désert, on est guetté par la soif et la maladie, par les bêtes féroces et par des brigands ; il est donc nécessaire de ne s'y aventurer qu'en caravane.

La caravane se compose d'un groupe de voyageurs, qui emportent avec eux armes, pharmacie, provisions, de manière à pouvoir se défendre contre tout danger. De cette manière, les risques du voyage sont grandement diminués. L'un est il malade? les autres le soignent; faut-il veiller la nuit par crainte des rôdeurs, animaux ou bandits? on se relaie pour monter la garde à tour de rôle, tandis que les autres dorment; est-on attaqué? aussitôt l'alerte est donnée et tous s'unissent pour défendre et sauver leur vie.

Le voyage de la vie est, lui aussi, difficile et périlleux ; on ne peut s'y aventurer seul, il y faut des compagnons. Prenez ceux que Jésus vous offre.

II. — *Les deux étendards*

Un grand saint, venu d'Espagne, a fondé au XVIe siècle une Compagnie de prêtres que l'on a appelés les « Jésuites », nom qui vient de Jésus; c'était un ancien soldat, il avait l'âme d'un guerrier, il donna à ses religieux une organisation aux allures militaires ; il appela sa famille religieuse « la Compagnie de Jésus » et il nomma le chef « général »; aujourd'hui encore, celui qui commande à tous ces religieux s'appelle le « général des Jésuites. »

Mais une armée a un drapeau, qui l'accompagne dans toutes ses batailles, parfois troué, déchiqueté par les balles, mais glorieux des victoires remportées. Au temps de S. Ignace, on appelait le drapeau un étendard; il y a dans le monde deux étendards, disait ce grand saint, celui du Christ et celui de Satan, car tous deux ont une armée à leur service.

Mes enfants, vous commencez à réfléchir et à comprendre ; vous allez grandir, devenir des hommes, des femmes; vous allez commencer bientôt à travailler, vous allez prendre place dans la société; jusqu'ici vous vous êtes contentés de profiter du labeur des autres; bientôt il va falloir apporter votre part de travail qui doit servir à tous les autres.

Mais rappelez-vous que sur le champ de bataille du travail, il y a deux armées : celle de Jésus-Christ et celle du démon; deux drapeaux : celui du bien et celui du mal. Au jour de votre Communion solennelle, vous avez à choisir, vous pouvez le faire et vous le devez. Vous pouvez le faire, parce que vous connaissez Jésus-Christ et son amour et sa doctrine de justice et de charité; vous connaissez aussi le démon et ses ruses et sa malice.

Vous devez ensuite choisir, parce que déjà vous appartenez au Christ par votre baptême et parce que, dans la grande bataille qui se livre entre Jésus et le démon, vous n'avez pas le droit de rester neutres. « Qui n'est pas avec moi est contre moi, » a dit Jésus.

Demain, en présence de votre pasteur et de vos parents et amis, devant toute la paroisse réunie, solennellement, vous ferez le serment de vivre et de mourir pour Jésus seul, en renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Laissez-moi vous rappeler que le second commandement de Dieu défend le parjure, péché de celui qui ne tient pas les engagements qu'il a pris avec serment. Savez-vous quel nom on donne à celui qui déserte son pays, abandonne ses compagnons d'armes et passe dans les rangs ennemis? On l'appelle un traître; trahir, c'est une faute qui, aux yeux de tous les hommes, couvre d'infamie et de honte, pendant plusieurs générations, la famille de celui qui l'a commise. Mes enfants, j'espère bien que vous ne serez ni des déserteurs ni des traîtres.

Le grand voyage de la vie se complique du fait de cette lutte perpétuelle du bien et du mal ; pour l'effectuer, deux guides s'offrent à vous, deux armées, deux drapeaux, deux caravanes. Vous savez quel guide il faut prendre, quelle caravane il faut suivre toujours ; Jésus viendra demain pour connaître votre choix et pour recevoir vos promesses et vos serments.

III. — *Jésus notre ami*

Il me souvient, mes enfants, d'avoir vu un jour un beau film, un film scout. Qui de vous n'a jamais vu de ces jeunes gens, au costume original, au chapeau à larges bords, armés d'un bâton de voyage, organisés eux aussi d'une façon quelque peu militaire et à l'âme chevaleresque? Il me souvient que l'un d'eux, dans le film en question, avait été faussement accusé de vol ; et il ne voulait pas dénoncer le coupable, seul soutien d'une mère veuve et de plusieurs petits frères ; mais il avait beaucoup de peine, et le chef s'en aperçut ; le soir venu, quand tout reposait en silence dans le camp, il appela dans sa tente le petit scout qui lui avait paru si triste au cours de la journée ; il se fit confier cette grande peine et il consola du mieux qu'il put le jeune garçon au geste si généreux, qui avait mieux aimé être accusé à tort que de priver une femme et des enfants de leur gagne-pain.

L'image m'est restée du chef et du petit scout, assis l'un près de l'autre, et il me semblait voir derrière eux Jésus et S. Jean à la dernière Cène. Et voilà pourquoi je vous ai raconté cette histoire.

Comparant les siens, non pas à une armée, mais à un troupeau, Jésus disait : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent... et je donne ma vie pour mes brebis. » Ce ne serait pas changer le sens que de dire : « Je connais mes soldats et mes soldats me connaissent. » Mieux que le chef scout, car il lit dans les âmes, Jésus saura découvrir vos peines secrètes, vos désirs intimes ; il saura vous dire les paroles qui consolent et qui rendent du courage ; il saura surtout, chose qu'il est seul à pouvoir, endormir vos souffrances, calmer vos douleurs et vous donner des forces morales, un peu à la manière des docteurs qui endorment leurs malades pour une opération douloureuse, ou leur rendent des forces par la transfusion du sang.

Vous rencontrerez, mes enfants, d'autres consolateurs que Jésus, qui vous proposeront des consolations plus faciles, qui auront l'air de vous aimer, qui vous feront croire que loin de l'Eglise et de Jésus on trouve le bonheur. Songez alors aux promesses que faisait le démon à nos premiers parents ; et dites-vous bien que les plaisirs qu'on vous offre ne vous laisseront que dégoût, amertume et tristesse, et qu'ils tueront votre âme ; dites-vous bien que ces faux amis vous quitteront dès que vous cesserez d'être intéressants pour eux ; dites-vous bien que vous ne les trouverez pas quand vous aurez vraiment besoin de secours et de consolation ; et bien souvent, quand vous serez, par leur faute peut-être, engagés dans des difficultés de tous genres, ils vous laisseront seuls vous débattre avec elles.

Jésus, lui, vous parlera franchement ; certes, il lui arrivera d'être exigeant, de corriger vos défauts et de ne pas flatter vos caprices ; mais, par contre, vous pourrez compter sur lui ; il tiendra ses promesses, il vous sera toujours fidèle, il ne vous laissera jamais seuls dans les difficultés ; même si vos peines venaient de vos péchés, il ne refusera pas de vous consoler et de vous pardonner ; il vous sera dévoué totalement, puisqu'il est allé jusqu'à donner sa vie pour vous ; en lui vous trouverez un ami sage, généreux et désintéressé.

Mais, direz-vous, Jésus ne remplace pas un ami qui vit au milieu de nous, qui nous parle, se mêle à notre vie. — Rassurez-vous, puisque Jésus a pris soin de mettre auprès de son tabernacle celui qui consacre à la messe le pain et le vin, assurant ainsi sa présence permanente auprès de vous : le prêtre. Dites-vous bien, mes enfants, que votre curé vous aime comme le Christ vous aime ; ce n'est pas en vain que tous deux se rencontrent chaque matin à la messe, et tant que vous resterez en relations d'intimité avec le prêtre, aussi longtemps vous tiendrez vos serments de fidélité à Jésus.

* *

Mes enfants, le bon Dieu vous a donné un cœur ; comme les autres, vous aurez besoin d'aimer et d'être aimés. Jésus vient vous offrir son amitié, acceptez-la et jurez de ne jamais la trahir ; il vous offre de vous enrôler dans son armée qui a pour devise : « Aimez-vous les uns les autres, » faites serment de servir toujours sous les ordres de ce chef. Ainsi soit-il.

FIN

POUR L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

(3 mai)

OCCASION ET BUT DE CETTE FÊTE

Mes frères,

Aujourd'hui nous célébrons la fête de la croix. La fête de la croix, c'est la fête de Dieu et c'est la fête de l'homme : la fête de Dieu, dont la croix proclame l'indescriptible charité ; la fête de l'homme, dont la croix adoucit les afflictions. Je dirais volontiers : c'est la fête populaire. Le grand écrasé, n'est-ce pas le peuple? Et qui donc l'a racheté, délivré, ennobli, si ce n'est la croix? C'est la fête de toutes les grandes âmes, de tous les souffrants, de tous les résignés, de tous les dévoués, de tous ceux qui ont au front des épines, au cœur des blessures.

Voilà pourquoi je me propose de vous exposer l'*occasion* et le *but* de cette fête.

I. — *L'occasion*

Le Sauveur était à la fin de sa vie. Après l'institution de la Sainte Eucharistie, après l'effrayante agonie au jardin des Oliviers, après les humi-

liantes séances chez Pilate, chez Hérode, après tant de scènes outrageantes où il fut la victime des valets de Caïphe et de Pilate, Jésus avait gravi le mont du Calvaire, où on le crucifia entre deux voleurs. A ce moment, la Création frémit. Le soleil avait perdu sa lumière, les rochers s'étaient fendus. On avait vu des morts sortir de leurs tombeaux. On avait entendu le capitaine romain, témoin de ces prodiges, s'écrier : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! » Trois jours après, le Christ ressuscitait ; cette résurrection, les disciples du divin Maître l'annoncent partout.

Mais le monde ne voulait pas accepter la doctrine du Crucifié. Et un jour vint où l'on ne parlait plus de la croix qu'au fond des catacombes et dans le silence des nuits. Au lieu même où l'arbre de la croix avait été dressé, le paganisme avait érigé des temples à ses divinités. On aurait dit qu'inutilement le sang de Dieu avait coulé, qu'inutilement la charité du Sauveur avait débordé de son cœur, que l'humanité ne la comprendrait jamais.

Mais voici apparaître l'empereur Constantin. A l'occasion du concile de Nicée, en 325, plusieurs évêques lui signalèrent la triste situation des lieux sanctifiés par la mort de Notre-Seigneur. Aussitôt, le prince donna l'ordre d'abattre statues, idoles, temples. En cette circonstance, sa mère, sainte Hélène, eut une inspiration céleste. Vraisemblablement la croix que la piété des premiers chrétiens avait laissée sur le Calvaire comme un mémorial de la Passion, n'avait pas été emportée par les païens. Ils l'avaient cachée sans doute, enfouie peut être.

Ce qui advint, nous le savons par l'histoire. Près du Calvaire, au milieu d'anciennes carrières, une profonde excavation s'ouvrait sous une roche. Ce fut dans cette espèce de grotte que, le soir du Vendredi Saint, on avait jeté les gibets des trois crucifiés ; ils y furent ensevelis quand, sous l'empereur Hadrien, fut exécuté le nivellement du Calvaire.

A la suite de fouilles persévérantes, on découvrit une croix, puis une autre, puis une troisième. Or comment distinguer celle du Sauveur ? L'évêque de Jérusalem, Macaire, se met en prières. Une femme malade est là. On lui fait toucher l'une après l'autre deux croix. Attouchements sans résultat. Au contact de la troisième, subitement la malade est guérie. La vraie croix, la voilà ; l'identification est certaine. L'Orient et l'Occident tressaillent à cette nouvelle. Et sainte Hélène, au comble de la joie et du bonheur, fit bâtir une magnifique église, où elle laissa une partie notable de la croix. Une autre portion, envoyée à Rome, fut placée dans la basilique du palais Sessorien, à laquelle on a donné le nom de Sainte-Croix de Jérusalem.

Bientôt, et de toutes les contrées, on demande des parcelles de la croix. Il semble que le peuple chrétien ait besoin de trouver partout la croix. Vous-mêmes, dans cette église, sur cet autel, vous avez l'insigne honneur de posséder un fragment de la vraie croix.

M. f., arrêtons nos regards sur la croix et considérons en esprit le Crucifié, les bras largement et amoureusement ouverts pour embrasser le monde entier, car il a soif des âmes, de notre âme à posséder, à sauver. Néanmoins combien la méconnaissent ! Nous sommes actuellement à l'une de ces heures inquiètes où notre société orgueilleuse semble vouloir renouveler et pousser jusqu'au bout l'essai toujours néfaste d'écarter la croix. Demandons à Dieu que les hommes, que nos gouvernants ne s'aperçoivent pas trop tard, au débordement des iniquités qui montent et à l'envahissement des doctrines laïques, qu'on ne lutte jamais efficacement, sans la croix, contre le mal avec lequel l'homme déchu se trouve aux prises.

Ah ! si la croix du Sauveur était aimée comme elle le mérite, si cet amour se rallumait et courait de nouveau tout brûlant dans les veines de chacun de nous, si au lieu d'être chrétiens et catholiques par quelques pratiques survivantes, de nom peut-être simplement, nous l'étions par l'ardent amour de la croix, quel magnifique changement s'opérerait dans notre vie ! Nous jouirions de ce qu'en vain cherchent la politique et la science, de ce que la philosophie soupçonne à peine : à savoir, la vérité qui affranchit l'intelligence de l'homme, la liberté qui honore l'homme, la vertu qui sauve l'homme.

II. — *Le but*

Aussi l'Eglise a établi la fête de l' « Invention de la Croix », certes pour perpétuer le souvenir de cette sublime découverte, mais encore, et principalement, dans le but de raviver en nous le bienfait de la croix et de nous rappeler que c'est par la croix que nous avons à rayonner le Christ.

Quand Dieu créa Adam et Eve, il versa en eux une participation à sa nature divine : la grâce sanctifiante. Ainsi nos premiers parents devenaient enfants de Dieu ; leurs actes bons devenaient méritoires du ciel, auquel ils étaient destinés. Et ces faveurs, dans le plan divin, devaient passer à leur postérité.

Hélas ! vous savez comment Adam et Eve, trompés par le démon, perdirent ce don précieux de la grâce et pour eux et pour leurs descendants. Qu'allait faire Dieu ? En toute justice, il pouvait abandonner l'humanité dans l'état de déchéance. Cependant Dieu était le père des hommes, et, malgré cette disgrâce, il les aimait. C'est alors qu'intervint, avec une miséricorde dont nous ne le remercierons jamais assez, le Fils même de Dieu : « Père, dit-il, vous n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : « Me voici ! Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté ! » (Héb., x, 6-7). Le Père accepta l'offre de son Fils bien-aimé. Celui-ci, dès que l'heure marquée par la

Providence eut sonné, s'unit à notre nature humaine; ce fut le nouvel Adam; il paierait notre dette.

Or, sous quelle forme le Christ Rédempteur offrirait-il à Dieu son Père la réparation qui lui était due? Pour expier le plaisir que l'homme avait cherché dans le péché, la souffrance était nécessaire; pour expier son orgueil, des humiliations étaient nécessaires; pour expier sa révolte, des actes d'obéissance étaient nécessaires. A coup sûr, la moindre démarche de Jésus, ayant de soi une valeur infinie, pouvait suffire; il ne le voulut pas, tant étaient grands pour nous son amour et sa générosité; donc il consentit à souffrir atrocement et à mourir sur la croix, à être humilié et mis au rang des scélérats, à endurer tout cela dans un esprit d'obéissance et de soumission à la volonté de son Père. Dès lors, l'homme recouvrait la grâce sanctifiante et sa qualité d'enfant de Dieu, et, de nouveau, le ciel lui était ouvert.

Voilà ce qu'en ce jour l'Eglise nous remémore : la croix où le Fils de Dieu eet mort pour nous sauver. Pesez ces mots lourds comme l'éternité. Nous touchons ici au chef-d'œuvre de bonté qu'est pour nous la croix; oui, la croix nous sauve, comme nous le chantons à l'office de ce jour :

Salut, ô croix, notre unique espérance,
Gloire et salut du monde!
Augmentez la justice des justes,
Et que les pécheurs trouvent en vous le pardon.

De plus, par l'institution de cette fête, l'intention de l'Eglise est de nous redire que nous avons à rayonner le Christ par la croix, c'est-à-dire par le sacrifice. Etre chrétien pour son compte personnel, ce n'est pas assez : il faut christianiser le milieu où l'on se trouve, d'un mot, rayonner le Christ. Car le prêtre n'est pas le seul mandaté pour l'apostolat : les laïques, partout, même dans les campagnes les plus reculées, peuvent et doivent travailler au salut de leurs frères.

Vous connaissez, m. f., ce trait conté par Notre-Seigneur dans une de ses paraboles. Un maître rencontre, le soir, des ouvriers sur la place de la ville et leur demande : « Pourquoi restez-vous, tout le jour, inoccupés ici? — Personne, répondent ils, ne nous a engagés. — Eh bien! reprend le Maître, allez maintenant travailler à ma vigne et comme aux autres je vous donnerai votre salaire. » (Math., xx, 6-7). C'est à peu près la pensée de l'Eglise. Elle conjure tous les fidèles de se mettre « à son service pour l'aider à remplir intégralement son ministère pastoral » (Pie XI au cardinal Bertram); d'ailleurs, c'est comme la conséquence inévitable de leur vocation à la vie chrétienne et à l'accomplissement du grand précepte de la charité.

Dès lors, en face de cette tâche qui incombe à vous tous et à chacun de vous, que ferez-vous? Vous ne vous déroberez pas à la croix. Certes, les âmes s'acquièrent par l'exemple, par la parole; elles s'acquièrent surtout par le sacrifice, par la croix : « Il est absolument nécessaire que de nos jours... les laïques... par leurs sacrifices... contribuent puissamment à l'accroissement de la vie catholique. » (Pie XI).

Et en quoi ces sacrifices? Assurément, ils se présentent sous des aspects bien divers. Qu'il me suffise de vous en signaler quelques-uns : sacrifice de temps pour la prière du matin et du soir, pour la sanctification du dimanche; sacrifice de temps, de santé, d'argent pour élever et faire élever chrétiennement vos enfants; sacrifice de temps, de santé, d'argent pour favoriser les œuvres soit d'Action catholique, soit d'Action sociale; sacrifice d'énergie pour résister aux envahissements du laïcisme, pour renoncer à ses journaux, livres et revues mauvais; sacrifice d'audace pour vous affranchir de ces compagnies perverses qui vous éloigneraient peu à peu de la pratique religieuse; sacrifice de bonté pour rendre service même à ceux qui, pour toute reconnaissance, n'auront qu'ingratitude; sacrifice de vaillance pour remplir les multiples devoirs civiques et nationaux, pour « se constituer les gardiens, les défenseurs de la religion, de l'Eglise et de Dieu » (Mgr Challiol). Oui, chrétiens, vous avez à rayonner le Christ par le sacrifice, car la croix est conquérante. Les sacrifices sont des joyaux que Dieu vous donne pour sauver vos frères.

Rentrant de Rome, le cardinal Liénart, évêque de Lille, narrait ce que le Saint-Père lui avait dit du dévouement, en Russie, à la doctrine soviétique : « Ces gens-là ont un idéal. Ils en sont épris. Ils savent au besoin souffrir et même exposer leur vie pour le défendre : c'est une force. » Le pape ajoutait : « Et nous, n'avons-nous pas un idéal meilleur? Si nos catholiques pouvaient tous en être épris et aller jusqu'à savoir souffrir quelque chose, et même, s'il le fallait, exposer leur vie pour réaliser cet idéal, alors c'est par nous que viendrait la victoire. »

Quand Dieu eut ordonné à Moïse de construire le tabernacle, il est raconté que les Israélites apportèrent aux pieds du prophète de l'or, de l'argent, du bronze, de la pourpre, du lin, des bois de toutes sortes, des pierreries variées. « De tout cela, avait dit le Seigneur, on me fera un sanctuaire, et je demeurerai au milieu de ce peuple. » (Ex., xxv, 3 8). Si vous voulez rayonner le Christ, vous consacrer sans distinction d'âge ni de sexe à ramener les âmes à Dieu et à faire régner la vie chrétienne dans le monde, c'est-à-dire à édifier le temple de la chrétienté, il faut que chacun de vous donne, aussi copieuse, sa contribution de sacrifice généreux.

* *

M. f., vénérons la croix : elle nous fait penser au drame du Calvaire, car c'est sur la croix que la vérité et la miséricorde se sont rencontrées, que la justice et la paix se sont embrassées. Venez donc à cette croix. Pères et mères de famille, inspirez-en l'amour, le respect à vos enfants. Que la vue de la croix rappelle à chacun

de vous, partout et toujours, le bienfait de la Rédemption, vous redise que par elle vous avez à rayonner le Christ autour de vous.

Puisse la croix, en même temps qu'elle protégera notre tombe, nous introduire au ciel ! Ainsi soit-il.

POUR LA CONFIRMATION

LE CHRÉTIEN, SOLDAT DU CHRIST

Mes chers enfants,

Notre-Seigneur venait de fonder son Eglise. Il avait choisi Simon-Pierre pour en faire le chef visible, et il pouvait lui dire, afin d'éveiller en son âme la pleine confiance dans l'avenir : « Les puissances de l'enfer ne pourront rien contre elle. »

Il voulut plus encore. Le chef est celui qui non seulement transmet à ses subordonnés les ordres qu'il faut exécuter, mais qui leur insuffle pour ainsi dire sa propre volonté, avec tout ce qu'elle porte en elle d'énergie, de patience, de courage. C'est pourquoi Notre Seigneur, achevant son œuvre, donne à Simon Pierre, avec la mission de prêcher l'Evangile, avec le pouvoir de remettre les péchés, et de consacrer le pain et le vin de l'Eucharistie, l'ordre de confirmer ses frères dans la foi, d'armer d'un courage nouveau ceux qui ont été déjà marqués par le baptême, et de faire de ces enfants de Dieu et de la Sainte Eglise des soldats de Jésus-Christ.

Et, quelques jours seulement après que Notre-Seigneur est remonté dans les cieux, nous voyons les Apôtres, au cours de leurs prédications de la vérité nouvelle, imposer les mains sur ceux qui ont cru et ont été baptisés et faire descendre sur eux l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit de force et d'amour.

Alors, voyez ce qu'il advient. Les chrétiens sont persécutés par tous les tyrans du monde païen ; la barbarie invente les pires supplices pour les obliger à renoncer à leur foi et à renier leur divin Sauveur. — « Abandonne le Christ, adore les idoles et tu auras la vie sauve » : voilà la proposition qui est faite aux martyrs.

Que répondent-ils ? Ce que vous avez répondu au soir de votre Communion solennelle : « Je suis chrétien, je suis disciple de Jésus-Christ, et je veux être à Jésus-Christ pour toujours. »

Où trouvent ils la force d'affronter ces horribles souffrances, les pires supplices inventés par la cruauté humaine ? Comment peuvent-ils se montrer ardents, courageux, joyeux même, tandis que leurs corps sont lacérés, déchirés par les griffes des bêtes, mordus par le feu ou les tenailles rougies ?

C'est qu'ils ont reçu l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit de force et d'amour. Ils ont été, par Pierre et les Apôtres, par ceux qui dans l'Eglise sont les successeurs des Apôtres, confirmés dans la foi. Ils sont devenus les héroïques soldats du Christ.

* *

Mes chers enfants, vous allez entrer dans la vie. Qu'est-ce que la vie ? Je vous répondrai avec le Patriarche de l'Ecriture : « La vie est une grande et longue bataille. » Il faut vous armer de courage, être toujours prêts à combattre, et dans le combat il faut être forts ; il faut vaincre l'ennemi de tout bien, acharné à notre perte, il faut vaincre et par votre victoire conquérir le ciel.

Monseigneur, qui est le successeur des Apôtres, est venu parmi nous aujourd'hui. Il a reçu la mission et le pouvoir de vous confirmer dans votre foi et de vous armer des armes puissantes de la grâce pour combattre, de faire de vous de vrais soldats du Christ Jésus.

Dans un instant, les mains étendues sur vous, il implorera le ciel. Il rappellera à Notre-Seigneur sa divine promesse. Et le ciel s'ouvrira à nouveau ; l'Esprit-Saint descendra sur vous, viendra en vous, habitera en vous. — Puis il prendra du Saint Chrême, composé d'huile et de baume ; avec le pouce de la main droite il tracera sur votre front le signe de la croix en disant : « Je te marque du signe de la croix. » — Enfin, il vous donnera un léger soufflet en disant : « Que la paix soit avec toi ! »

Quel admirable enseignement en tout cela, mes enfants !

Par l'huile du Saint Chrême dont il oindra votre front, vous serez comme les athlètes de l'ancien temps, qui avant d'entrer dans l'arène avaient coutume d'oindre d'huile leur corps, afin que l'adversaire eût moins de prise sur eux. — Par le signe de la croix, votre âme sera marquée d'un signe ineffaçable ; vous porterez, si j'ose m'exprimer ainsi, l'uniforme de l'armée du Christ. Vous serez les soldats du Christ, ardents, courageux, armés au plus intime de vous-mêmes d'une force nouvelle, groupés autour de son étendard, la croix, pour la défendre et au besoin mourir pour elle.

Vous pouvez maintenant vous jeter résolument dans la lutte, vous pouvez affronter le monde avec ses humiliations, ses cruautés et ses haines, le monde qui essaiera de vous narguer, de vous séduire ! Ne l'oubliez pas : c'est la victoire qui vous attend si vous êtes courageux, intrépides. Vous êtes les soldats du Christ, les soldats de Celui qui a dit : « J'ai vaincu le monde. »

Le monde vous bafouera, vous insultera, vous frappera peut être. Que voulez-vous ? C'est la bataille ; s'il y a des coups à donner, il en est aussi que l'on peut recevoir. Ne craignez pas. Endurez sans vous émouvoir les affronts et les ignominies. Vous êtes les soldats du Christ, les soldats de Celui qui est venu et qui a dit : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que la paix, la paix que rien ne trouble, la paix dans l'éternelle victoire, que la paix soit toujours avec vous ! »

Mes chers enfants, vous allez entrer dans la vie, c'est-à-dire dans la grande bataille. Ne vous effrayez pas des efforts incessants, quotidiens, qu'elle vous demandera. Allez, luttez courageusement : vous êtes les soldats du Christ, et songez à la victoire qui vous est promise. Celui qui affirmera sa foi, celui qui ne craindra pas de dire : « Je suis le soldat du Christ, » à celui-là Jésus-Christ dira un jour : « Oui, c'est mon soldat. Je le reconnais. Il est de mon armée, et bien plus, c'est un de mes vaillants, un de mes braves. Durant toute sa vie, il a combattu pour moi. » Jésus-

Christ lui dira cela à la face de tout l'univers, en la présence de son Père et de ses Anges, devant l'assemblée de tous les pays et de tous les siècles.

Et alors devant vous s'ouvrira l'éternel royaume de bonheur, que, soldats du Christ, par votre vaillance, vous aurez conquis ! Ainsi soit-il.

POUR LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

III

SA PUISSANCE D'INTERCESSION

Protector est omnium sperantium in se.

Il est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui. (Ps. XVII, 31).

Mes frères,

En cette fête, un sentiment de confiance envers S. Joseph remplit notre cœur.

Cette confiance, je voudrais la justifier en vous exposant la puissance de protection de ce saint de choix, de ce saint tout de Dieu, tout en Dieu : « *Protector est omnium sperantium in se.* Il est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui. » C'est pourquoi je vous dirai :

1o *D'où S. Joseph tire cette puissance de protection ;*

2o *A qui s'étend cette puissance de protection.*

I. — *D'où S. Joseph tire cette puissance de protection*

Plus on approche d'une personne haut placée, plus on a de crédit, de puissance. Mais si les relations avec cette personne deviennent plus intimes, comportent des liens d'affection, n'est-il pas vrai que l'influence augmente considérablement ? Et si ces rapports allaient jusqu'à demander, exiger de sa part plutôt un caractère de reconnaissance et même de soumission, n'est-il pas vrai que le pouvoir et le crédit prendraient certainement des proportions plus grandes ? Tel un père qui aurait abdiqué en faveur de son fils : car si on ne refuse rien à un fidèle serviteur, à un ami vrai, on peut encore moins refuser à son père.

M. f., cette réflexion si simple s'applique à S. Joseph. Car, durant les années de la vie cachée du Sauveur, il avait avec ce Dieu des relations si familières qu'il en était le gardien, le protecteur : *custos Domini sui.* Or remarquez bien qu'il ne s'agit pas d'un titre sans fondement. Joseph a été réellement et de fait le gardien de Jésus ; il l'a nourri, protégé. Ses services étaient non seulement utiles, mais nécessaires au Sauveur.

Supposez un instant que Joseph n'ait pas été là quand la Vierge Marie, ayant vainement cherché une place dans les hôtelleries de Bethléem, fut obligée d'aller se réfugier dans une étable et qu'elle y enfanta Jésus ; supposez que Joseph n'ait pas été là quand il fallut fuir en Egypte pour éviter la mort de l'Enfant-Dieu qu'Hérode avait résolu d'immoler à son ambition ; supposez que dans cette terre d'exil, plus tard à Nazareth, Joseph n'ait pas été là pour travailler et gagner le pain de chaque jour : que seraient devenus Marie et Jésus ? Qui les aurait nourris, protégés ?

Dès lors, le Fils de Dieu a contracté en quelque sorte un devoir de gratitude envers S. Joseph. Or de ce noble privilège d'avoir été le père gardien et nourricier de Jésus, Joseph n'est pas déchu. Cette intimité, ce respect que le Sauveur lui témoignait sur la terre, comme un fils à son père, loin de les lui dénier dans le ciel, Jésus les a, au contraire, augmentés et affermis.

Donc cette puissance de protection qui motive notre confiance en S. Joseph émane de son titre de père nourricier du Sauveur. En conséquence, m. f., qui de vous hésiterait à recourir à un pareil intercesseur ? Notre-Seigneur nous a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Or, si Jésus obtient tout de son Père en lui montrant ses plaies sacrées, comme autant de voix qui intercèdent pour nous, ne peut-on pas, ne doit-on pas dire aussi que Jésus ne peut rien refuser à S. Joseph quand ce saint lui montre ses bras qui l'ont porté, ses mains qui ont travaillé pour lui, quand il lui rappelle toutes ses fatigues, ses inquiétudes, ses sueurs, les humiliations et les persécutions auxquelles il a été en butte à cause de lui ?

Les saints ne pensent pas différemment. « Que nous reste-t-il donc à dire, sinon que nous ne devons nullement douter que ce glorieux saint n'ait beaucoup de crédit dans le ciel auprès de Celui qui l'a tant favorisé ? » dit S. François de Sales. « Connaissant par une longue expérience l'étonnant crédit de S. Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie... faire des progrès dans la vertu... : car ce céleste protecteur favorise d'une manière frappante l'avancement des personnes qui se recommandent à lui. Déjà, depuis plusieurs années, je lui demande, le jour de sa fête, une faveur particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis... Je conjure, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve ; ils verront, par expérience, combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux Patriarche. » Qui parle ainsi ? La grande sainte Thérèse.

L'Eglise elle-même le proclame. Tantôt elle fait parler Joseph : « Dieu a fait de moi comme le père du roi et le maître de toute sa maison, il m'a donné la puissance pour que soient sauvés par moi des peuples nombreux. » Tantôt elle nous inspire l'intrépide confiance dont notre cœur doit être animé : « Notre salut est entre vos mains, ô Joseph ; jetez seulement sur nous un regard, et, nos vœux étant exaucés, nous servirons Dieu dans la joie de nos âmes. *Respice nos tantum, et læti serviemus regi.* » « Sous votre protection, quand même des armées ennemies m'envelopperaient et dresseraient leurs tentes autour de moi, prêtes à m'assaillir, mon cœur ne connaîtra pas la crainte ; et si la bataille m'est présentée, ma confiance en vous me donnera la victoire ; car votre patronage, ô Joseph, est tout-puissant. »

II. — *A qui s'étend cette puissance de protection*

Nous avons confiance en la protection de S. Joseph parce qu'il est puissant ; maintenant voyons l'exercice de ce glorieux protectorat.

M. f., la vie de l'homme sur la terre est pleine de misères : c'est une guerre à mort, un combat